

Balzac

La Peau de chagrin

Présentation
par Nadine Satiat



INTERVIEW
Jean-Marc Parisis,
pourquoi aimez-vous
LA PEAU DE CHAGRIN ?

Extrait de la publication



Balzac

La Peau de chagrin



Chez un marchand de curiosités, Raphaël déniché un étrange talisman : une peau de chagrin qui accomplit tous les désirs mais rétrécit un peu plus à chaque souhait, en même temps que diminue le nombre de jours qui restent à vivre à son possesseur.

Voulant illustrer l'axiome selon lequel « la vie décroît en raison directe de la puissance des désirs ou de la dissipation des idées », Balzac a écrit avec *La Peau de chagrin* un roman hanté par le spectre de la dilapidation et de la dislocation : hantise de l'usure du corps et de la dépense sexuelle, hantise de la dispersion de l'intelligence et de l'égarement des esprits, hantise encore de la perte du sens politique et des repères philosophiques.

Présentation, notes, annexes, chronologie et bibliographie
par Nadine Satiat

**Interview : « Jean-Marc Parisis,
pourquoi aimez-vous *La Peau de chagrin* ? »**

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LA PEAU
DE CHAGRIN

*Du même auteur
dans la même collection*

ANNETTE ET LE CRIMINEL.
BÉATRIX (préface de Julien Gracq).
CÉSAR BIROTTEAU.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU – GAMBARA – MASSIMILLA
DONI.
LES CHOUANS.
LE COLONEL CHABERT (édition avec dossier).
LE COLONEL CHABERT suivi de L'INTERDICTION.
LE CONTRAT DE MARIAGE.
LA COUSINE BETTE.
LE COUSIN PONS.
LE CURÉ DE TOURS – LA GRENADIÈRE – L'ILLUSTRE GAUDISSERT.
LE CURÉ DE VILLAGE
LA DUCHESSE DE LANGEAIS.
EUGÉNIE GRANDET (édition avec dossier).
LE FAISEUR
LA FEMME DE TRENTE ANS.
FERRAGUS – LA FILLE AUX YEUX D'OR.
GOBSECK – UNE DOUBLE FAMILLE.
ILLUSIONS PERDUES.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE – LE BAL DE SCEAUX – LA
VENDETTA – LA BOURSE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
NOUVELLES (El Verdugo. Un épisode sous la Terreur. Adieu. Une
passion dans le désert. Le Réquisitionnaire. L'Auberge rouge.
Madame Firmiani. Le Message. La Bourse. La Femme abandonnée. La Grenadière. Un drame au bord de la mer. La Messe
de l'athée. Facino Cane. Pierre Grassou. Z. Marcos).
LES PAYSANS.
PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE.
LE PÈRE GORIOT.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
PIERRETTE.
LA RABOUILLEUSE.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.
SARRASINE, suivi de Michel Serres, L'HERMAPHRODITE.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.
UN DÉBUT DANS LA VIE.
UNE FILLE D'ÈVE.
URSULE MIROUËT.
LA VIEILLE FILLE – LE CABINET DES ANTIQUES.

BALZAC

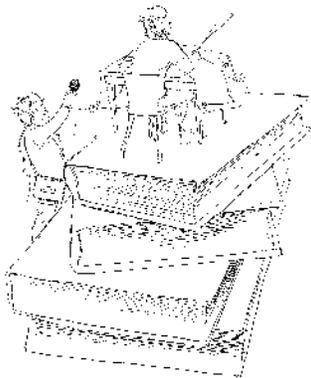
LA PEAU
DE CHAGRIN

*Présentation, notes, annexes,
chronologie et bibliographie mise à jour en 2013*
par
Nadine SATIAT

GF Flammarion

INTERVIEW

« **Jean-Marc Parisis,**
pourquoi aimez-vous *La Peau de chagrin* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Jean-Marc Parisis est écrivain et journaliste. Son œuvre romanesque se compose de sept ouvrages : *La Mélancolie des fast-foods* (1987), *Le Lycée des artistes* (1992), *Depuis toute la vie* (2000), paru chez Grasset, et *Physique* (2005), *Avant, pendant, après* (2007), *Les Aimants* (2009), *La Recherche de la couleur* (2012), paru chez Stock. Il a accepté de nous parler de *La Peau de chagrin*, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

J'ai lu *La Peau de chagrin* à quinze ans, dans la foulée des *Chouans* et de *La Femme de trente ans*, qui furent mes deux premiers Balzac. Comment suis-je venu à cet auteur, à ces titres ? Je l'ignore. Je n'ai pas le souvenir de les avoir étudiés au collège ou au lycée. À l'époque, je hantais les librairies... Ce fut sans doute une rencontre clandestine et choisie, comme toutes les rencontres essentielles.

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Difficile de parler de « coup de foudre » pour un livre. Le temps, l'espace, les stimuli de la lecture ne sont pas ceux de la vie, heureusement. Disons que je suis tombé sous le charme à mesure que je tournais les pages. Dès les premières en vérité, avec l'entrée de Raphaël de Valentin dans le tripot du Palais-Royal, un petit enfer où glissent des joueurs décavés, fantomatiques. Des spectres. Ça commence fort. Et cela n'en finit pas. Ce roman a énormément de *charme*, à commencer par celui de la Peau elle-même, de son pouvoir surnaturel.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai souvent rouvert. Je dis *rouvert*... Je relis très rarement un ouvrage dans son intégralité, c'est du temps pris sur la découverte d'un autre livre. J'apprécie la relecture fragmentaire pour ce qu'elle permet de souplesse, d'improvisation. Revenir à un livre, l'ouvrir au hasard, en relire trois, dix, vingt pages. Pour le plaisir de ranimer la flamme, s'inviter dans l'histoire par effraction, se jeter dans la langue. J'aime *prendre un moment* avec un livre déjà lu, sans façon, sur l'air amical ou désinvolte du *J'ai vu de la lumière, je suis*

rentré. Les livres luisent, brillent, surtout les poches avec leurs couvertures. On s'y sent bien, leurs préfaces, leurs appareils de notes mettent le couvert et prolongent le plaisir. *La Peau de chagrin* ne m'a jamais quitté, toujours à portée d'yeux, de main. Cependant, je vous rassure après ce petit moment d'exaltation juvénile, j'ai relu entièrement ce livre pour répondre au questionnaire.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

La Peau de chagrin compte parmi les œuvres qui m'ont convaincu que le roman avait tous les droits à condition de les utiliser, de produire du sens, d'exciter la réflexion. Son thème emprunte en partie à la littérature fantastique, voire à la science-fiction, deux genres qui ne sont pas trop mon genre. Mais ce roman va beaucoup plus loin ; comme tous les grands romans, il n'exile pas la réalité, il l'amplifie. Cette peau d'âne sauvage capable d'exaucer les volontés de Raphaël, et qui rétrécit au gré de leur accomplissement au risque de le tuer, n'existe évidemment pas, c'est une matière qu'on ne saurait trouver nulle part. Nous sommes donc catapultés dans le surnaturel, la magie, mais cette magie est allégorique, elle rebondit dans l'espace de la vie en posant de *vraies* questions : Faut-il vouloir ou ne pas vouloir ? Est-on libre de désirer ou non ? Ces interrogations et celles qu'elles soulèvent agitent la philosophie depuis l'Antiquité et sont au cœur de notre vie quotidienne. Cette Peau de chagrin, c'est aussi la peau du Temps, figurant la consommation des jours qui passent, le compte à rebours inéluctable qui nous pousse tous vers la mort... Finalement, quoi de plus universel, de plus intime, de plus bouleversant ? Comme *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde ou *L'Étrange Histoire de Benjamin Button* de Francis Scott Fitzgerald, *La Peau de chagrin* nous confronte à notre plus vieil ennemi, à notre plus vieil ami : le

Temps. Comme ces deux œuvres, elle a marqué mes livres, notamment l'un de mes romans, *Physique*, l'histoire d'un homme qui rajeunit de plus en plus dangereusement : derrière la comédie, le châtement.

Quelles sont vos scènes préférées ?

La première, c'est le dîner chez Taillefer, auquel se rend Raphaël avec ses amis après leur rencontre sur le quai Voltaire. Ce « fameux *tronçon de chière lie* », écrit Balzac pour annoncer le côté rabelaisien de l'affaire, est aussi un fameux tronçon narratif. Les convives sont tous masculins, recrutés chez les écrivains, les journalistes, les savants, les notaires, les hommes de loi, etc. L'épaisse mousse parisienne des cyniques et des nantis. Dans la nombreuse assemblée, seulement « cinq avaient de l'avenir ». On parle politique, évidemment. On glose, médit, s'écharpe, s'esclaffe, se rudoie. Les mots s'envolent ou s'écrasent, les esprits s'échauffent sous les effets de plus en plus désinhibants de la bonne chère et des vins mirifiques. Bientôt on ne sait plus qui parle à qui, « presque tous les convives se roulaient au sein de ces limbes délicieuses [*sic*] où les lumières de l'esprit s'éteignent, où le corps délivré de son tyran s'abandonne aux joies délirantes de la liberté ». L'ironie balzacienne excelle à ce genre d'ambiance, de théâtre. Cette *Grande Bouffe* version 1830 a quelque chose de corrompu qui va tourner à l'indigestion des sens. Les corps sont plus lourds que les mots, ils tombent plus bas. La porte du salon s'ouvre, un « groupe de femmes » apparaît, ce « sérail » promet « des voluptés pour tous les caprices ». Ça va finir en orgie. Saisissante peinture d'époque, celle de la monarchie de Juillet, où les bourgeoisies d'argent et d'esprit s'annulent dans l'hédonisme.

Ma seconde scène de prédilection, c'est le duel entre Raphaël et le joueur de billard d'Aix-les-Bains. Malade, déjà pris dans les serres de la mort, Raphaël éprouve une « sécurité surnaturelle » qui effraie, tétanise, son

adversaire. Quelle intensité, quelle économie de moyens dans cette séquence véritablement plombée, brève comme un coup de feu, glaçante dans sa fatalité !

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

On peut toujours invoquer les répétitions, les insinances balzaciennes. Mais pour moi elles relèvent d'un pacte, d'un *deal*, entre l'auteur et son lecteur. Si on les accepte, on s'y abandonne, et l'on éprouve alors une sorte de vertige. Lire Balzac, c'est comme marcher à un rythme soutenu et longtemps : à un moment, on décolle. Il vous prend la main, vous emmène haut et loin. Sa lecture est une drogue naturelle, en vente libre, que je recommande. Pas de passages *ratés*, donc, mais un personnage *raté* au sens d'*éludé*, d'*escamoté* : Pauline Gaudin, en extase devant Raphaël. Cette « charmante créature » aux « grâces naïves et secrètes », cette « âme douce et vierge » est trop stylisée, trop archétypale. Elle porte peu l'histoire, dont elle est pourtant l'un des personnages principaux. Quand Raphaël part prendre les eaux à Aix-les-Bains puis au Mont-Dore, elle disparaît du paysage, on ne sait plus ce qu'elle devient, Raphaël ne l'a pas avertie de son départ, alors qu'ils vivent ensemble ; en fait, il l'aime par raccroc. Dans l'épilogue, Balzac semble consentir à ce rôle de figurante placée en dehors des véritables enjeux du roman : « Et que devint Pauline ? »

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Obscure, non. L'histoire est méandreuse, mais claire et logique – « logique comme le mal », dirait Baudelaire dans ses *Fusées*. Concernant Raphaël, elle illustre l'adage du vieux marchand de curiosités, « *Vouloir nous brûle et Pouvoir nous détruit* ». L'œuvre ne laisse aucune zone d'ombre, elle ne déçoit ni l'intérêt ni la

raison. Mais elle est mystérieuse, oui. Balzac a donné dans le genre fantastique avec *La Recherche de l'absolu*, *Louis Lambert* ou *Le Chef-d'œuvre inconnu*, et les pouvoirs secrets, extensibles, des sens hantent à divers degrés la plupart de ses romans. Cette dimension paranormale renvoie à un mystère plus grand, irrésolu, dont *La Peau de chagrin* n'est qu'un fragment. Ce mystère, c'est le mystère de Balzac lui-même, dont il dit dans la préface de 1831 qu'il échappe à la science. C'est « une sorte de seconde vue » qui permet aux poètes ou aux écrivains « réellement philosophes » de « deviner la vérité dans toutes les situations possibles », une « puissance » énigmatique « qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être. Ils inventent le vrai, par analogie, ou voient l'objet à décrire, soit que l'objet vienne à eux, soit qu'ils aillent eux-mêmes vers l'objet ». La puissance romanesque de Balzac ne défie pas l'imagination, elle défie la raison. Elle défie aussi l'adage du marchand, car Balzac a voulu et a pu, et s'il s'est brûlé et détruit au travail, sa *Comédie humaine* résiste au Temps.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Culte, dans ce contexte, ça fait dévot, gogo : le mot sied mal à mon rapport à la littérature, à l'art en général. Cela dit, un passage de la préface sonne un peu comme un Onzième Commandement à l'adresse d'une certaine critique et de certains lecteurs sur le mode *Tu ne confondras pas l'auteur avec son livre et ses personnages*. Le voici : « Il y a sans doute beaucoup d'auteurs dont le caractère personnel est vivement reproduit par la nature de leurs compositions, et chez lesquels l'œuvre et l'homme sont une seule et même chose ; mais il est d'autres écrivains dont l'âme et les mœurs contrastent puissamment avec la forme et le

fond de leurs ouvrages ; en sorte qu'il n'existe aucune règle positive pour reconnaître les divers degrés d'affinité qui se trouvent entre les pensées favorites d'un artiste et les fantaisies de ses compositions. [...] Y aurait-il donc une littérature possible, si le noble cœur de Schiller devait être soupçonné de quelque complicité avec François Moor, la plus exécrationnelle conception, la plus profonde scélératesse que jamais dramaturge ait jetée sur la scène ?... » De quoi clouer le bec aux charognards qui voient de l'autofiction partout.

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

On a tous quelque chose de Raphaël ou de Fœdora. Éteins ton téléphone portable, éloigne-toi de l'écran de ton ordinateur. Donne-toi la chance de lire les messages d'un génie nommé Balzac qui s'adresse à toi par-delà les siècles. Entre sans peur dans le formidable réseau social de *La Comédie humaine*. Tu t'y feras de vrais amis.

*

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Fétiche, le mot s'accorde bien à la magie du texte. J'en ai deux. D'abord Fœdora, « La Femme sans cœur ». Pour Balzac, elle ressemble à la « Société » : équivoque, trompeuse, cruelle, suprêmement toxique. Balzac connaît aussi bien les femmes que la Société. Il les connaît si bien qu'il ne peut toutes les réduire à la Société. Fœdora ressemble aussi et d'abord à elle-même, c'est une femme seule et libre. Elle le balance au visage de Raphaël : « Je me trouve heureuse d'être seule, pourquoi changerais-je ma vie, égoïste si vous

voulez, contre les caprices d'un maître ? » Fœdora doit aussi s'affronter à la Société, en l'occurrence à l'« homme » Raphaël. Elle est double, et elle le sait. Cette duplicité positive, assumée, garantit sa liberté. Elle n'est pas « sans cœur », elle le garde pour elle. Elle ne manipule pas Raphaël, elle est autrement plus forte et intelligente que lui, c'est tout.

À côté, Raphaël fait piètre figure. Il est double lui aussi, mais sur un mode aliéné, hystérique, tragique, « ivre de la vie, ou peut-être de la mort ». Ancien pauvre et nouveau riche, c'est une conscience modifiée, malheureuse. Au contraire de Fœdora, il ne se connaît pas. Et comme il ne se connaît pas, il ne se respecte pas, gaspillant ses talents dans la débauche, l'or, la facilité. C'était bien la peine de trimer dans une mansarde pendant des années sur une *Théorie de la volonté* pour finalement confier la sienne à la Peau de chagrin ! De Raphaël, vingt-six ans, on dirait aujourd'hui qu'il n'est *pas fini*. C'est l'*alter ego* « viveur » et désenchanté du personnage de *La Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset. C'est la même génération, inemployée, nostalgique de l'Histoire et des campagnes napoléoniennes, *née trop tard dans un monde trop vieux*, et encore déçue en 1830 par la monarchie de Juillet, qui verra la bourgeoisie torpiller la révolte populaire et triompher du « mouvement ». Raphaël est condamné, se condamne, à l'inaction, à « L'Agonie » – titre de la troisième partie.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Parlons de Raphaël, puisque Fœdora n'a pas droit à l'erreur sous peine de perdre sa liberté. La seule erreur de Raphaël est de sortir de la boutique de curiosités avec la Peau ; après, tout s'enchaîne, tout l'enchaîne. Mais sans cette erreur, pas de roman. Donc pas d'erreur puisque Balzac l'a voulu ainsi. L'erreur de Raphaël, c'est la victoire de Balzac.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Impossible de répondre à une telle question, mais elle me permet de compléter la précédente. Raphaël est introuvable ailleurs que dans les pages de Balzac. Ma seule position face à lui, c'est de le suivre dans ses aventures, ses errements, son destin de personnage. Je suis assez écrivain pour ne pas confondre la réalité et le roman, ne pas les mettre sur le même plan. Ce serait nier ce que l'on minore ou ce que l'on veut voir disparaître aujourd'hui : l'apport spécifique et irréductible de la langue, du style, de l'imagination dans la production de sens.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Je ferais davantage se confier Raphaël à Pauline, il l'informerait des pouvoirs diaboliques de la Peau de chagrin. Je leur agrandirais le cœur à tous les deux à mesure que la Peau rétrécit. Et Pauline trouverait peut-être la solution pour tirer Raphaël de ce mauvais pas, du moins essaierait-elle – ne jamais négliger la constance féminine. Autrement dit, alors que Balzac a choisi le drame philosophique, mon *remake* tirerait vers le conte. L'amour plus fort que le chagrin, l'amour plus fort que la Peau de chagrin, l'amour plus fort que la mort. Cela dit, je devrais me forcer un peu. J'ai beaucoup écrit sur les fluides et les formules que s'échangent l'homme et la femme dans le rapport amoureux. Le sujet m'intéresse moins. Il y a un temps pour aimer une personne et un autre pour aimer la vie.

*

Quelle question auriez-vous aimé que l'on vous pose ?

Celle à laquelle je vais répondre dans le mot de la fin...

*

Le mot de la fin ?

En réponse à la question que vous ne m'avez pas posée : « Qui nous dit que vous nous proposez la bonne lecture de cette œuvre ? » Personne. Personne d'autre que moi, c'est ma lecture. Il y a autant d'interprétations que de lecteurs. D'autres y liront d'autres choses. Il n'y a pas de vérité romanesque, il n'y a qu'une œuvre qui miroite, se réfracte, parle à l'infini et à l'infinité. J'aurais pu faire un roman de ce questionnaire. Le second mot de la fin reviendra de droit à Balzac dans un passage qui m'apparaît comme une métaphore de l'écriture et de la liberté qu'elle dispense à l'écrivain comme au lecteur. C'est le vieillard aux curiosités qui parle : « En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, non dans les sens qui s'émoussent, mais dans le cerveau qui ne s'use pas et qui survit à tout. [...] Que reste-t-il d'une possession matérielle ? une idée. Jugez alors combien doit être belle la vie d'un homme qui, pouvant empreindre toutes les réalités dans sa pensée, transporte en son âme les sources du bonheur, en extrait mille voluptés idéales dépouillées des souillures terrestres. »



PRÉSENTATION

Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables
Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits,
Et que peu d'entre eux sont capables
De bien user des dons que le ciel leur a faits.

Perrault, *Les Souhaits ridicules*.

Petite chronique de l'automne 1830

En juillet 1830, Balzac n'est pas à Paris. L'auteur à succès de la *Physiologie du mariage* « par un jeune célibataire », publiée six mois plus tôt, est parti en Touraine se reposer de son intense activité journalistique. Désormais reçu dans les salons et réclamé par les journaux, il s'est lié d'une « amitié d'ambition » avec Émile de Girardin, et collabore activement aux publications que celui-ci vient de lancer, *La Mode*, revue élégante, *Le Voleur*, *Le Feuilleton des journaux politiques*¹ – ainsi qu'à *La Silhouette* de Charles Philippon, journal « artiste au service des artistes », né en décembre 1829. Balzac leur livre, au cours des premiers mois de l'année 1830, aussi bien des articles que des nouvelles : *La Vendetta*, *Les Dangers de l'inconduite*², *Gloire et Malheur*³, parus en volume dans les premières *Scènes de la vie privée* en avril – ou encore

1. Dont Balzac était aussi le cofondateur.

2. Futur *Gobseck*.

3. *La Maison du Chat-qui-pelote*.

El Verdugo et *Les Deux Rêves*⁴, qui accompagneront en septembre 1831 la deuxième édition de *La Peau de chagrin* sous le titre *Romans et contes philosophiques*.

Balzac s'est installé avec Mme de Berny à la Grenadière, tout près de Tours, lieu enchanteur sur la rive droite de la Loire. Il se retrouve ainsi, en compagnie d'une maîtresse de vingt-deux ans son aînée et mère de plusieurs enfants, à deux pas de l'endroit où il avait passé sa première enfance, chez une nourrice de Saint-Cyr... Situation œdipienne en diable dont maintes réminiscences subtiles ne manqueront pas d'affleurer quelques mois plus tard dans *La Peau de chagrin* – le héros, après tout, ne meurt-il pas *en mordant sa compagne au sein* ? De Tours, le 5 juin 1830, les amants s'embarquent pour Nantes sur le bateau *Ville-d'Angers*, et Balzac, impressionné par « ce fleuve qui, près de la mer, devient immense ⁵ », se souviendra dans l'épilogue vapoureux de *La Peau de chagrin*⁶ de cette croisière sur la Loire, « le plus poétique voyage qui soit possible en France ». Au Croisic, l'auteur du *Dernier Chouan* passe ses journées à courir sur les rochers et à nager, menant « une vie de Mohican ». Trois semaines plus tard, il paresse encore à la Grenadière d'où il écrit, toujours à Victor Ratier : « J'en suis arrivé à regarder la gloire, la Chambre, la politique, l'avenir, la littérature comme de véritables boulettes à tuer les chiens errants et sans domicile, et que je dis : la vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rentes au bord de la Loire ⁷. »

4. *El Verdugo* a été publié pour la première fois dans *La Mode* le 30 janvier 1830. *Les Deux Rêves*, publié pour la première fois dans *La Mode* le 8 mai 1830, prendra finalement place dans la III^e partie de *Catherine de Médicis expliquée* en septembre 1844.

5. Lettre à Victor Ratier, 21 juillet 1830, *Correspondance*, Classiques Garnier, t. I, p. 461-462.

6. Et à nouveau dans *Un drame au bord de la mer* (1834), et dans *Béatrix* (1839).

7. Cf. note 5. De retour à Paris, Balzac changea rapidement d'avis. Pour ce qui concerne la politique, il prépara même, au printemps 1831, sa candidature aux élections législatives, ce qui retarda la rédaction de *La Peau de chagrin*, puis y renonça.

Or, tandis que Balzac se prélassait, à Paris la crise politique intérieure, déclenchée par l'adresse des 221 en mars, s'aggrave brutalement. Malgré l'issue des scrutins du 23 juin et du 3 juillet 1830, dont l'opposition sort renforcée, Charles X, se croyant fort du succès de l'expédition d'Alger, signe le 25 juillet les ordonnances de Saint-Cloud, qui suspendent les libertés de la presse, dissolvent l'Assemblée nouvellement élue, et modifient la loi électorale. Le 27 juillet, la police fait briser les presses des journaux parus sans autorisation, et l'on commence à s'attrouper. Au cours de la nuit suivante, les barricades se multiplient, des arbres sont abattus en travers des boulevards, on pille les armureries. Le 29 juillet, Paris est aux mains des révolutionnaires : l'émeute a fait dans leurs rangs près de huit cents tués et quatre mille blessés. Charles X doit quitter précipitamment Paris dans la nuit du 30. Les Républicains veulent proclamer la République et offrir la présidence au vieux général La Fayette. Mais l'opposition libérale s'empresse de soutenir la proclamation de Thiers en faveur du duc d'Orléans, « prince dévoué à la cause de la révolution », « roi-citoyen ». Le 31, Louis-Philippe accepte les fonctions de lieutenant général et se fait applaudir par la foule au balcon de l'Hôtel de Ville, aux côtés de La Fayette. Fin d'une révolution : la bourgeoisie d'affaires libérale a réussi un parfait escamotage. Le 7 août, Louis-Philippe I^{er} est élu « roi des Français ». Encore quelques semaines, et « la révolution de Juillet aura passé dans les paravents, dans les estampes, et vous vous moucherez avec la prise de l'Hôtel de Ville », ironisera bientôt Balzac, « il n'y a rien comme un triomphe pour tuer un homme ou une idée⁸ ».

Peu empressé, il ne rentre à Paris que vers le 10 septembre. Mais dès son retour il propose à Lautour-Mézeray, directeur du *Voleur*, de lui donner tous les

8. *Lettres sur Paris*, III, parue le 20 octobre 1830 dans *Le Voleur*.

dix jours un article politique : paraissent ainsi entre le 30 septembre 1830 et le 31 mars 1831 dix-neuf *Lettres sur Paris*, « destinées à représenter moins une opinion qu'un tableau exact des mouvements politiques et des idées qui se combattent⁹ » – répondra Balzac à ceux de ses amis qui auraient préféré que ses positions personnelles fussent plus tranchées.

L'exactitude, en septembre, oblige à rendre compte de la popularité dont jouit encore Louis-Philippe : n'est-il pas le fils de Philippe-Égalité, jacobin et conventionnel régicide, qui finit lui-même sous la guillotine ? N'était-il pas à Valmy et aux côtés de Dumouriez lors de la bataille de Jemmapes ? Ne s'était-il pas tenu à l'écart de la politique contre-révolutionnaire ? À son retour d'exil, la Restauration lui a rendu l'immense fortune de la branche d'Orléans, mais le nouveau roi a des habitudes si simples, une vie familiale si bourgeoise, un si rare bon sens... Dès septembre cependant, Balzac dénonce la « pusillanimité » du nouveau gouvernement, « engourdi comme une marmotte, tiré d'un côté par des hommes qui veulent suivre le mouvement, et de l'autre par des écrivains libérales, qui veulent se doreloter [*sic*] sur leurs chaises curules¹⁰ ». Il voit bien qu'il ne s'agit déjà plus au fond que d'une « lutte mesquine d'intérêts bourgeois », que la « gérontocratie » barre encore et toujours la route à « la grande, la puissante et noble jeunesse qui, silencieuse, attend le pouvoir » –, et que « les trois journées ont vieilli de cent ans la vieille opposition de 1829...¹¹ ». Le « défaut de vues et d'unité¹² » du gouvernement orléaniste, conduit par des « gens sans portée et sans plans », est pitoyable. Et

9. Lettre à Zulma Carraud, novembre 1830, *Corr.*, t. I, p. 472, n° 268.

10. *Lettres sur Paris*, I, 30 septembre 1830.

11. *Ibid.*, VII, 30 novembre 1830.

12. *Ibid.*, I, 30 septembre 1830.

Balzac, narquois, n'épargne pas plus les « vieux pantins » de la Chambre que la multitude soudaine des « héros de juillet » : « Vous rencontrez des fashionables qui ont reçu des balles dans la veste de leurs domestiques, des gens qui ont suivi M. Dupin partout, beaucoup d'hommes d'État qui ont organisé la révolution, et six cents héros qui sont entrés *le premier* dans le Louvre¹³. »

Et comme on se paye de mots dans la « *meilleure des républiques* », où surabondent les orateurs¹⁴ ! Une caricature montre « un gros monsieur, peut-être est-ce le ministre, j'aime à le croire, [qui] s'amuse à souffler des bulles avec un chalumeau de paille. Il en prend la matière première dans une jatte sur laquelle est écrit : *Mousse de Juillet*. Puis voltigent des bulles... L'une intitulée : *La Charte sera désormais une vérité* ; l'autre *Liberté de la presse* ; ici, *Plus de liste civile* ; là, *Bon système électoral* ; enfin toutes les bévues politiques dues à l'incapacité, à l'indécision de nos ministres, courent dans l'air, prêtes à se heurter, et à faire éclater la *meilleure des républiques*¹⁵ »...

À ce jeu, les esprits s'exaspèrent et s'aiguisent. « Si les départements ne nous envoient pas un petit Pitt, un cardinal de Richelieu de la liberté, ou un quart de Napoléon, je ne sais pas ce que deviendra le ministère en face d'une masse aussi effroyablement intelligente que l'est la nôtre, hardie à critiquer, inhabile au frein, volontaire, capricieuse, et pauvre d'argent¹⁶. » En cet automne 1830, c'est dans les journaux que les intelligences se dilapident : « *Les Débats, Le National, Le Globe, La Gazette, La Revue de Paris* [...], tous nos journaux enfin sont un livre immense où les pensées,

13. *Ibid.*, I, 30 septembre 1830.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, XV, 20 mars 1831.

16. *Ibid.*, III, 20 octobre 1830.

les œuvres, le style, sont livrés, avec une étonnante profusion de talent, à l'insouciance de nos intérêts journaliers... Il y a tel article politique digne de Bossuet, où de magnifiques paroles ont été dispersées en pure perte ; tel fragment possède la grâce d'un conte oriental ; telle plaisanterie est digne de Molière. La presse périodique est un gouffre qui dévore tout et ne rend rien ; c'est un monstre qui n'engendre rien¹⁷. » Dès la fin octobre, les jeunes et brillants journalistes de *La Peau de chagrin* auront éprouvé la réversibilité de toutes les convictions, l'équivalence de tous les systèmes, l'absurdité de toutes les alternatives, la désacralisation de toutes les valeurs, et basculé dans un scepticisme goguenard, résignés comme Balzac lui-même « à tous les gouvernements, même à celui du diable [...] ». « Tous les pouvoirs ne sont-ils pas condamnés à employer les mêmes gobelets, à escamoter les mêmes muscades, à exécuter les mêmes lazzis sur les mêmes planches, qu'ils soient républicains ou monarchiques ?¹⁸ ». C'est en concentrant en quelques pages d'une ébouriffante conversation entre journalistes la verve éparse de ses chroniques, que Balzac débondera dans le roman, en même temps que le réservoir des illusions perdues, celui des jongleries verbales qui à la fois dénoncent, miment et parachèvent la déconfiture du sens.

Les esprits se blasent : « Vous annonceriez le *choléra-morbus* dans un salon ; bien plus, il entrerait... à peine obtiendrait-il la faveur insigne d'être lorgné pendant deux minutes... » La nouvelle de la fin prochaine de Goethe, « le chef de l'école satanique auquel nous devons lord Byron, ainsi que toutes les compositions où le crime en gants blancs produit de vigoureux contrastes et jette de fortes émotions dans nos âmes blasées par tant de révolutions », ne met personne en

17. *Ibid.*, XI, 10 janvier 1831.

18. *Ibid.*, XII, 20 janvier 1831.

émoi, en ce temps « où les choses les plus graves n'obtiennent pas deux heures d'attention¹⁹ ». Et « nous sommes singulièrement tristes depuis que nous sommes si singulièrement libres », note Balzac en octobre. « Les mœurs sont d'une atonie désespérante²⁰. » L'aristocratie a émigré dans ses terres et boude la capitale : « Plus de fêtes, si ce n'est les raouts d'or et d'argent de vos stupides banquiers, de vos ministres bourgeois, qui ne savent ni concevoir une fête, ni créer des salons où l'on s'amuse, parce que, fidèles à leur patronne, *la Fortune*, ils vendent ce qu'ils donnent ! ... Ainsi a dit le noble faubourg²¹. » Et la seule fête de *La Peau de chagrin* sera... un banquet donné par un banquier pour le lancement d'un journal.

À Paris, écrit Balzac en novembre, « ni réunions, ni nouveautés, ni spectacles, tout est mort²² ». Au théâtre, « mademoiselle Mars est aussi vieille que la Chambre, la Chambre aussi décrépète que *Le Légataire universel*. [...] Tout est pâle sous un ministère-enfant qui s'amuse à écouter les dialogues des morts, improvisés par des momies²³ ». À l'Opéra, « l'Olympe entier, un magasin de dieux, de héros, de nations ; des mondes, des marines, des couleurs locales, des pyramides, des temples, des édifices, des forêts, des religions, des régiments sont tous en attente et ne savent sur quel pied danser²⁴... » L'avenir des arts est triste « car ils exècrent les marchands, et ne veulent pas qu'on les pèse entre une boutique et un garde national²⁵ ». En littérature, « les hommes qui ont paru sur la scène avant les événements de juillet sont tous

19. *Ibid.*, VIII, 10 décembre 1830.

20. *Ibid.*, XI, 10 janvier 1831.

21. *Ibid.*, III, 20 octobre 1830.

22. *Ibid.*, VI, 20 novembre 1830.

23. *Ibid.*, XI, 10 janvier 1831.

24. *Ibid.*, VIII, 10 décembre 1830.

25. *Ibid.*, XI, 10 janvier 1831.

vieillis de dix ans [et] doivent aller chercher quelque nouveau baptême sous quelque nouveau tropique ; car l'Orient, l'Espagne, l'Italie, la mer, les Bourbons, tout est fourbu²⁶ ». En attendant que l'horizon politique ne s'éclaire et ne redonne un public à Vigny, Lamartine ou Hugo, qui garde *Notre-Dame de Paris* dans sa manche²⁷, l'heure est à « l'École du désenchantement », que dessine une « singulière coïncidence d'ouvrages ». *La Confession* de Jules Janin « achève le livre de M. de Lamennais²⁸ et proclame que la religion et l'athéisme sont également morts, tués l'un par l'autre ». Et comme en une « déduction plaisante de *L'Âne mort*²⁹ » de Janin, Charles Nodier publie son *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*³⁰, « délicieuse plaisanterie littéraire, pleine de dédain, moqueuse [...], satire d'un vieillard blasé, qui s'aperçoit à la fin de ses jours, du vide affreux caché sous les sciences, sous les littératures. [...] Nodier arrive, jette un regard sur notre ville, sur nos lois, sur nos sciences ; et, par l'organe de *don Pic de Fanferlucchio* et de *Breloque*, il nous dit, en poussant un rire éclatant : "Science ? ... Niaiserie ! À quoi bon ? qu'est-ce que cela me fait ?" » Cette année, commencée avec la *Physiologie du mariage*, dont « l'auteur anonyme³¹ [...] prend plaisir à nous ôter les illusions de bonheur

26. *Ibid.* (cf. fin de la préface de Balzac dans la section « Annexes » du présent volume).

27. *Notre-Dame de Paris* ne paraîtra que le 17 mars 1831, chez Gosselin, éditeur de *La Peau de chagrin*.

28. *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817).

29. *L'Âne mort et la femme guillotinée*, de Jules Janin qui, écrit Maurice Bardèche, « fabriquait gravement du cauchemar pour se moquer de la cuisine frelatée des romantiques » (Balzac, 1980).

30. Voir notes 151 et 180 du roman – et l'article de P.-G. Castex, « Balzac et Charles Nodier » dans *l'Année balzacienne*, 1962.

31. Balzac lui-même : la *Physiologie du mariage – ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, publiées par un jeune célibataire, parut en décembre 1829 chez Levasseur et Canel.

conjugal, premier bien des sociétés », s'achève par *Le Rouge et le Noir*, « conception d'une sinistre et froide philosophie », dans laquelle M. de Stendhal « nous arrache le dernier lambeau d'humanité et de croyance qui nous restait : il essaie de nous prouver que la reconnaissance est un mot comme *Amour, Dieu, Monarque* ». Il y a, conclut Balzac, « dans ces quatre conceptions littéraires le génie de l'époque, la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint. [...] La *Physiologie*, la *Confession*, *Le Roi de Bohême*, *Le Rouge et le Noir*... sont les traductions de la pensée intime d'un vieux peuple qui attend une jeune organisation ; ce sont de poignantes moqueries ; et la dernière est un rire de démon, heureux de découvrir en chaque homme un abyme de personnalité où vont se perdre tous les bienfaits. / Un homme viendra peut-être, qui, dans un seul ouvrage, résumera ces quatre idées, et alors le XIX^e siècle aura quelque terrible Rabelais, qui pressera la liberté comme Stendhal vient de froisser le cœur humain ³² ».

Coquetterie. Balzac sait bien, en ce début de janvier 1831, quel sera cet ouvrage : il va signer quelques jours plus tard, le 17 janvier, avec Charles Gosselin, l'un des plus grands éditeurs romantiques ³³, le contrat pour la publication de *La Peau de chagrin*. Non seulement l'empreinte de Rabelais sera éclatante dans cette première version du roman ³⁴, mais dans la préface qu'il

32. *Lettres sur Paris*, XI, 10 janvier 1831.

33. Associé à Urbain Canel, libraire et ami avec lequel Balzac s'était associé pour la publication des *Œuvres* de La Fontaine et de Molière en 1825, puis qui avait publié *Wann-Chlore*, *Les Chouans* et la *Physiologie du mariage* (cf. *supra*). La revue *La Caricature* avait publié dès le 16 décembre les premières pages du roman en préparation sous le titre *Le Dernier Napoléon* et la signature « Henri B... » (voir la section « Annexes » du présent volume). Balzac annoncera lui-même dans sa treizième *Lettre sur Paris* (31 janvier 1831) : « l'auteur de la *Physiologie du mariage* va publier un nouveau livre intitulé *La Peau de chagrin* ».

34. Pierre Barbéris a donné au Livre de Poche une édition de cette version originale du roman (voir la bibliographie) ; on mesure en la lisant combien l'empreinte formelle (énumérations, etc.) de Rabelais a été gommée dans l'édition définitive, alors que les nom-

donnera en août 1831 à cette première édition, Balzac réaffirmera son ambition et sa fierté de remettre à l'honneur « la littérature franche de nos ancêtres », après avoir amorcé dans la *Physiologie du mariage* un joyeux retour « à la littérature fine, vive, railleuse et gaie du XVIII^e siècle³⁵ ». Mais attention, ce siècle-ci, dit le roman, rit « au milieu des ruines ». Ruines de la Révolution – et les allusions à la Terreur abondent dès les premières pages –, ruines de l'Empire : le désenchantement des lendemains de Juillet 1830, c'est le mal du siècle dont souffrait déjà René, devenu amertume désespérée et chronique sous l'étouffoir de la Restauration. « Le monde nous demande de belles peintures ? où en seraient les types ? Vos habits mesquins, vos révolutions manquées, vos bourgeois discoureurs, votre religion morte, vos pouvoirs éteints, vos rois en demi-solde sont-ils si poétiques qu'il faille vous les transfigurer ? / Nous ne pouvons que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes³⁶... » Raillerie amère et phosphorique, et Balzac s'excusera, dans la moralité qui clôt la première version du roman, d'avoir osé mener « par les joyeux chemins de Maître Alcofribas » le « corbillard sans saulce ni jambon ni paillardise³⁷ » de cette société moribonde, dont l'éclat et l'énergie sont tout factices, « comme celle que la pile de Volta communique au

breuses allusions à Rabelais ont été conservées (voir notes 99, 113, 125, 178, 179, 271, 459, 468 du roman).

35. Voir la section « Annexes » du présent volume.

36. *Ibid.*

37. Le texte de cette moralité est donné dans la note 468 du roman. Balzac vient de signer du pseudonyme d'« Alcofribas » le conte fantastique *Zéro* (paru dans *La Silhouette* le 3 octobre 1830), qui formera avec *La Danse des Pierres* le conte *L'Église*, intégré en septembre 1831 dans les *Romans et contes philosophiques*, avant de fusionner avec *Jésus-Christ en Flandre* en 1845. Et il vient d'écrire en janvier 1831 le premier des *Contes drolatiques*, *La Belle Impéria*, publié en juin (voir note 42 du roman).

corps mort³⁸ » – écrira Philarète Chasles, sous l’œil attentif de Balzac, dans son introduction à l’édition des *Romans et contes philosophiques*. Raillerie amère et toxique aussi : la *Physiologie*, œuvre « de critique railleuse³⁹ », n’était-elle pas déjà à la fois le symptôme et l’agent du « désenchantement », qu’elle aggravait ? Quelqu’un devait finalement saisir aux moelles ce « dix-neuvième siècle blasé, indifférent et peu amusable » en lui mettant sous les yeux « son réel néant, son mal intime », le spectacle de son propre marasme et de sa « criminalité secrète », et pour cela lui faire violence, l’affoler d’« abîmes, précipices, saillies, excroissances, hautes montagnes, précipices sans fond⁴⁰ », déployer contre lui toute « la verve hardie et poignante, que l’on réclame aujourd’hui, comme un palais blasé veut de l’orpiment et de l’alcool⁴¹ », et d’un « cri éclatant, cri de désespoir d’une littérature expirante » faire, à l’instar du médecin chinonais, « une immense arabesque, fille du caprice accouplé avec l’observation⁴² ». Déclaration d’intention réitérée au seuil du roman, que Balzac ouvre sur une botte facétieuse, le fameux moulinet du caporal Trim⁴³.

Le dernier jour d’un poète

Et c’est ainsi qu’un matin d’octobre 1830 un jeune inconnu va risquer son dernier napoléon au jeu⁴⁴ :

38. Introduction de Philarète Chasles aux *Romans et contes philosophiques*, septembre 1831 : Chasles cite son propre article du *Messenger des Chambres*, paru le 6 août 1831 (voir la section « Annexes » du présent volume).

39. Préface de Balzac pour l’édition originale de 1831.

40. Chasles, *op. cit.*, note 38.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*

43. Voir note 1 du roman.

44. Voir dans la section « Annexes » du présent volume la première version de ce début.

son regard atteste « des efforts trahis, mille espérances trompées », son front pâle, mat et maladif, « la morne impassibilité du suicide », et son sourire amer, « une résignation qui [fait] mal à voir », même aux yeux des vieillards blasés d'un cercle de jeu crasseux du Palais-Royal... Clin d'œil à Stendhal? Dès les premières pages, c'est à la Rouge et à la Noire que le jeune inconnu confie le soin de décider de sa peau, en cette arène qui est aussi une place de Grève – manière de dire que la piètre révolution de 1830 immole là, bourgeoisie, sans se salir, l'une de ses victimes. L'inconnu mise sur la Rouge. La Noire l'emporte. Alors ce sera la mort, la Seine où se jeter. Pas tout de suite. Quand il fera nuit.

Or, sans ce délai, point de roman. Non que le jeune homme renonce au suicide au cours des heures qui suivent : mais une autre manière de mourir va s'offrir à lui, ô combien plus fabuleuse et plus atroce... *La Peau de chagrin*, en ce sens, est comme l'illustration anticipée de ce mot cruel de Balzac dans *Le Départ*, petit texte publié fin décembre 1831 : « Il y aura cependant un art dans lequel se feront de gros progrès, l'art du suicide⁴⁵. » Baudelaire ne s'y trompera pas, qui parlera dans son *Salon de 1846* du « suicide étrange et merveilleux de Raphaël de Valentin⁴⁶ ».

Le jeune inconnu déambule donc dans Paris, traverse le jardin des Tuileries, la Seine, longe les quais, dans une dissolution intérieure aggravée par la grisaille du ciel. Puis pénètre chez un marchand de curiosités du quai Voltaire. Entrée en matière familière : dans *La Danse des pierres*, petit texte publié le 9 décembre dans *La Caricature*⁴⁷ (une semaine avant

45. *Le Départ*, paru dans *L'Émeraude. Morceaux choisis de littérature moderne*, chez Canel et Guyot.

46. Section XVIII : « De l'héroïsme de la vie moderne » (*Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 494).

47. Signé : « Le comte Alex. de B... » ; ce texte prendra place (avec *Zéro* – cf. *supra*, note 37) dans *L'Église* en septembre 1831.

la publication de la première version du début du roman dans la même revue), le narrateur, « fatigué de vivre », l'âme « fluide et molle » comme le ciel pluvieux de l'automne 1830, errait déjà en proie à des « idées funèbres », méditant son « avenir douteux », ses « espérances déchues », et entrait « machinalement » dans la cathédrale Saint-Gatien de Tours. Là il s'abîmait dans la contemplation des « arcades merveilleuses, arabesques, festons, spirales et fantaisies sarrasines qui s'entrelaçaient les unes dans les autres, bizarrement éclairées » ; et bientôt, « pris, comme sur la limite des illusions et de la réalité, dans les pièges de l'optique et presque étourdi par la multitude des aspects », il basculait dans une sorte d'hallucination, la cathédrale s'animant sous ses yeux en « un sabbat étrange » qui lui semblait « la chose du monde la plus naturelle » et dont il ne s'étonnait pas « après avoir vu Charles X à terre ».

Le jeune inconnu de *La Peau de chagrin* est la proie du même phénomène, mais terriblement amplifié, dans le magasin de l'antiquaire. La profusion, le chaos, les rapprochements incongrus, grotesques, voire surréalistes, d'objets de tous les pays et de toutes les époques, preuves éclatantes de la mortalité des civilisations, le mélange des instruments de mort et des instruments de vie, l'entrechoquement du divin et de l'humain, aggravent le vertige de son esprit en une fièvre qui lui déroule, d'objet en objet, toute l'histoire de l'humanité, le projette violemment d'une existence imaginaire dans une autre, et hors de lui-même et du réel. Extravagant « transport » mental que Balzac a expliqué d'avance d'un mot : cet inconnu est *poète*.

Et dès lors cet inconnu n'en est plus tout à fait un... Il ressemble comme un frère au Balzac de vingt ans que déjà « un mot dans une phrase, la rubrique d'un journal, le titre d'un livre, les noms de Mysore, de l'Indoustan, les feuilles déroulées de [son] thé, les peintures chinoises de [sa] soucoupe, un rien embarquait

fatalement, à travers le dédale de ses contemplations, sur un vaisseau fantastique⁴⁸ ». Bientôt, dans la *Notice biographique sur Louis Lambert*, première et courte version de *Louis Lambert* écrite en juin 1832, Balzac montrera Louis Lambert, l'enfant prodige, plongé par ses lectures dans cet état semblable à l'extase des mystiques et au dédoublement des martyrs ou des êtres absorbés par une passion ou une idée tyrannique. Et dès 1828, il avait doté Victor Morillon, dans l'« Avertissement du *Gars*⁴⁹ », de cette même intelligence intuitive, de cette même imagination « bizarre et déréglée », « fantasmagorique » – décrivant l'âme de cet être merveilleux comme « un lac tranquille et inconnu où viennent se réfléchir des milliers d'images », ou mieux encore, « selon la magnifique expression de Leibnitz » – que l'on retrouvera sous la plume de Philarète Chasles, évidemment guidée par Balzac – « un miroir concentrique de l'univers⁵⁰ ».

Dans la préface de 1831 à *La Peau de chagrin*, Balzac reviendra sur cette capacité d'aller « en esprit, à travers les espaces » qui selon lui caractérise l'homme de génie, et que le jeune inconnu de *La Peau* partage manifestement avec son créateur ; c'est seulement chez les « poètes » et les « écrivains réellement philosophes » que s'opère ce « phénomène moral,

48. *VOYAGE DE PARIS À JAVA, suivant la méthode enseignée par M. Ch. Nodier en son « Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux », au chapitre où il est traité par lui des divers moyens de transport en usage chez quelques auteurs anciens et modernes, in Revue de Paris, 25 novembre 1832.*

49. Texte écrit selon toute probabilité en 1828 (reproduit en document dans l'édition GF des *Chouans*).

50. Est « artiste » « l'homme habitué à faire de son âme un miroir où l'univers tout entier vient se réfléchir, où apparaissent à sa volonté les contrées et leurs mœurs, les hommes et leurs passions », écrit Balzac dans l'article « Des artistes », deuxième partie, publié le 11 mars 1830 dans *La Silhouette*.

inexplicable, inouï, [...] cette sorte de *seconde vue*⁵¹ qui leur permet de deviner la vérité dans toutes les situations possibles ; ou, mieux encore, je ne sais quelle puissance qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être ». Quant à la *nature* de cette faculté merveilleuse... « Les hommes ont-ils le pouvoir de faire venir l'univers dans leur cerveau, ou leur cerveau est-il un talisman avec lequel ils abolissent les lois du temps et de l'espace ?... La science hésitera longtemps à choisir entre ces deux mystères également inexplicables. »

Mais notre inconnu, à la nuit tombante, loin d'être distrait de ses résolutions suicidaires par les chevauchées fantastiques de son imagination de poète, loin d'être retenu à la vie par la profusion des merveilles qui, à la faveur de l'ombre, dansent sous ses yeux un « mystérieux sabbat » digne du *Faust* de Goethe, est au contraire implacablement ramené par ses pensées à son désir de mourir, accablé par un immense sentiment de vanité. C'est que l'âme « compose de terribles poisons par la rapide concentration de ses jouissances, de ses forces ou de ses idées », écrit au passage Balzac : après avoir dilapidé son dernier napoléon au jeu, le jeune poète vient d'« éparpill[er] [...] sa vie et ses sentiments sur les simulacres de cette nature plastique et vide ». Manière d'introduire discrètement dans le roman les prémisses de la thèse philosophique dont toute l'œuvre va se révéler la démonstration, et dont Balzac avait commencé de poser les jalons dès la première version de la *Physiologie du mariage*⁵² : « L'homme a une somme donnée d'énergie, écrivait-il

51. Italiques du préfacier.

52. Écrite probablement en 1824, et peut-être même esquissée dès 1820 si l'on en croit Balzac, qui fit imprimer cette première version à ses frais en 1826. Déjà dans une œuvre de jeunesse, *Clotilde de Lusignan* (1822), le docteur Trousse exprimait cette idée que chaque homme possède une somme d'énergie qu'il ne peut dépenser qu'une fois.

dans sa *Dixième Méditation*. [...] La quantité d'énergie ou de volonté que chacun de nous possède se déploie comme le son : elle est tantôt faible, tantôt forte, elle se modifie selon les octaves qu'il lui est permis de parcourir. Cette force est unique, et, bien qu'elle se résolve en désirs, en passions, en labeurs d'intelligence ou en travaux corporels, elle accourt là où l'homme l'appelle. Un boxeur la dépense en coups de poing, le boulanger à pétrir son pain, le poète dans une exaltation qui en absorbe et en demande une énorme quantité [...]. » Dans cette ultime dépense d'énergie mentale, le cerveau-talisman du jeune poète s'est « brisé », comme se brisera bientôt celui de Louis Lambert, jusqu'à la folie. Incapable de s'arrêter sur cette pente d'auto-destruction, ce « mourant », cet « homme presque mort » se complaît même étrangement dans les derniers soubresauts fiévreux de son esprit, favorisant « par une sorte de complicité railleuse les bizarreries de ce galvanisme moral dont les prodiges s'accouplaient aux dernières pensées qui lui donnaient encore le sentiment de l'existence ».

Galvanisme : Philarète Chasles n'utilisera pas d'autre image pour évoquer la « splendeur funèbre » de la société contemporaine, la « vie galvanique » dont « ce cadavre s'émeut » encore par intervalles. C'est qu'un même mal affecte la société en son ensemble et chacun de ses individus, en cette époque « la plus analytique de l'ère moderne, toute fondée sur l'analyse » qui « s'empare de tout pour tout flétrir » et finalement, « dernier développement de la pensée », tuer « les jouissances de la pensée. [...] c'est le dernier résultat de cet axiome de Jean-Jacques Rousseau : *L'homme qui pense est un animal dépravé*⁵³. / Assurément il n'est pas de donnée plus tragique ; car, à mesure que l'homme se civilise, il se suicide ; et cette

53. Jean-Jacques Rousseau a écrit : « l'homme qui médite » (in *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.)

agonie éclatante des sociétés offre un intérêt profond ». L'étude du « désordre et [du] ravage portés par l'intelligence dans l'homme », la peinture de « la désorganisation produite par la pensée », tel est, résume-t-il, « le fond et la pensée créatrice de *La Peau de chagrin*⁵⁴ ».

Parvenu à l'extrême bord du gouffre intime en même temps qu'au dernier étage des magasins de l'antiquaire, où sont exposés les chefs-d'œuvre produits par le dernier degré de la civilisation, le jeune homme voit surgir, comme par magie, un petit vieillard aux yeux verts, large front blême, lèvres minces et railleuses, lampe au poing, comme le vieux serviteur de *L'Élixir de longue vie* (texte fantastique que Balzac vient juste de publier le 24 octobre 1830 dans la *Revue de Paris*⁵⁵) – et comme la vieille femme au visage « blême et presque verdâtre », elle aussi vêtue d'une robe noire, qui sort le narrateur de *La Danse des pierres* de sa fantasmagorie, pour lui désigner « d'éternelles richesses » et le « rendre heureux à jamais ». Figure salvatrice ou tentateur méphisto-phélique ?

À notre « ange sans rayons », le vieillard découvre un adorable portrait du Christ⁵⁶ par Raphaël, au visage « auréol[é] de rayons étincelants », et dont les lèvres vermeilles s'incurvent en un « suave et magnifique sourire » qui « étouff[e] l'égoïsme » et dissipe un instant ses tortures. Mais ce monde-ci est celui de la marchandise et de l'or, l'antiquaire le rappelle froidement au jeune poète – d'une voix dont Balzac avait

54. Chasles, *op. cit.*

55. C'était d'ailleurs la première collaboration de Balzac à cette revue, que venait de lancer le docteur Véron. Le vieux serviteur de *L'Élixir* apparaît pour annoncer que Belvidéro se meurt, et cette annonce semble la réalisation magique du souhait sacrilège que vient juste d'exprimer implicitement son fils – effet que Balzac réutilisera dans *La Peau de chagrin*, avec bien d'autres éléments.

56. Dans *La Danse des pierres*, le narrateur, en pleine fantasmagorie, avait l'impression que le « Christ colossal, fixé sur l'autel » lui souriait « avec une malicieuse bienveillance ».

pris soin de nous dire qu'elle avait « quelque chose de métallique ». La rêverie du jeune homme est brutalement dissipée. Il fait tout à fait nuit, il n'y a décidément plus qu'à mourir.

Alors, comme au début du *Faust* de Goethe, tout est prêt pour le pacte. Invité à se retourner par le vieillard, voici le jeune homme devant cette fameuse « Peau de chagrin » qui donne son titre au roman.

La Peau

C'est probablement au cours du second semestre de 1830 que Balzac nota dans son carnet d'idées⁵⁷ : « L'invention d'une peau qui représente la vie. Conte oriental. » Mais à quoi songeait-il alors ? Samuel-Henry Berthoud, qui, au début de 1831, collaborait à *La Mode* et se lia alors d'amitié avec Balzac, a raconté tardivement dans ses souvenirs⁵⁸ que Balzac avait d'abord projeté d'écrire une nouvelle, dont il fit le récit chez les Girardin, devant Eugène Sue, Léon Gozlan, Frédéric Soulié, Lamartine, qui montrèrent peu d'enthousiasme pour cet embryon. C'était l'histoire d'un jeune homme du nom de Raphaël qui « professait un matérialisme absolu » et « finissait par se laisser mystifier par la grossière duperie d'un vieux juif, son créancier, que le Don Juan de 1830 traitait beaucoup en M. Dimanche ». La peau était un talisman imaginaire et Raphaël à la fin mourait de peur, tandis que le juif lui criait : « Cette peau n'a diminué dans ta poche que parce que c'était tout bonnement sa propriété d'agir ainsi. Meurs donc, honteux de ton ignorance et de ta crédulité⁵⁹. »

57. *Pensées, sujets, fragments*, édition Crépet, 1910.

58. *Petites Chroniques de la science*, Paris, Garnier, 1868, t. VII, p. 50-52.

59. Nous empruntons ces informations et ces citations à l'article de Madeleine Fargeaud consacré à Samuel-Henry Berthoud dans *l'Année balzacienne*, 1962, p. 227.

On n'a d'autant moins de raisons de douter du récit de Berthoud que maints détails coïncident avec d'autres écrits de Balzac à la même époque. Et la question de la *crédulité* du héros reste posée dans *La Peau*. Le jeune homme, « disciple d'Arago et de Gay-Lussac » et de surcroît « contempteur des tours de gobelets que font les hommes du pouvoir », ne se laisse-t-il pas impressionner par l'apparition du vieillard comme par un « conte de nourrices » ? Le « sourire de supériorité » du vieillard lui fait croire qu'il est « la dupe de quelque charlatanisme ». Mais, piqué lorsque le vieillard semble le supposer assez simple d'esprit pour croire au pouvoir du cachet de Salomon, il se demande tout de même : « Est-ce une plaisanterie, est-ce un mystère ? »

Étrange objet que cette « Peau symbolique », qui défie par son éclat paradoxal le portrait du Christ qui lui fait face – et qui défiera à la fin du roman toutes les compétences scientifiques de l'époque : la matière en est une sorte de cuir noir très poli, d'abord aussi peu flexible que du métal, mais qui se révélera ductile et contractile dès le « contrat » accepté par le jeune inconnu. Alors, conformément à l'inscription qu'elle porte, elle accomplira ses désirs, mais rétrécira un peu plus à chaque souhait – en même temps que diminuera le nombre des jours qui restent à vivre à son possesseur.

Le vieillard, pour dissuader le jeune homme de céder à la tentation à laquelle il vient de l'exposer, entreprend de lui révéler les véritables richesses de l'existence et le secret de son exceptionnelle longévité – en des termes que n'aurait sans doute pas désavoués le propre père de l'écrivain. Bernard-François Balzac venait en effet de mourir en juin 1829, à l'âge de quatre-vingt-trois ans : dans l'espoir têtue d'atteindre cent ans, il avait soigneusement réglé sa vie selon les principes de Luigi Cornaro, cet Italien qui, au XVI^e siècle, après de multiples excès, s'astreignit à un

régime d'une sobriété extrême, et mourut centenaire, après avoir dûment consigné son système d'hygiène dans son journal⁶⁰. Combien de fois Balzac dut-il entendre son original de père accuser les hommes de travailler eux-mêmes à l'abréviation de leur vie, et prêcher une saine économie des forces vitales ! De cette obsession paternelle, Balzac hérita une conscience aiguë de sa propre usure, la conscience de transgresser, par ses extravagantes habitudes de travail, toutes les règles de la nature, de « manger sur son capital » comme il l'écrira à son ami Auguste Borget en 1834, ajoutant : « Ce sera curieux de voir mourir jeune l'auteur de *La Peau de chagrin*. »

L'on ne s'étonne donc guère qu'un terrifiant centenaire, à la mode du *Melmoth* de Maturin traduit en 1821 et que Balzac jugeait « pas moins puissant que le *Faust* de Goethe⁶¹ », soit apparu dès 1822 dans une œuvre de jeunesse, *Le Centenaire* (publié sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin) : le vieux Beringheld – qui y règne déjà, comme l'antiquaire de *La Peau*, sur de fabuleuses collections – doit à une science secrète, héritée des sages de l'Inde et du Tibet, le privilège de dépasser les limites normales de la vie humaine – à charge pour lui cependant, détail d'importance, de dérober à autrui, de temps en temps, le fluide vital nécessaire au renouvellement de sa vigueur... En avril 1830, Balzac venait de peindre en la première mouture du personnage de Gobseck⁶² – qui va jusqu'à se taire au passage d'une voiture pour ne pas forcer sa voix – un cas extrême d'économie de soi. Et comme lui, l'antiquaire de *La Peau de chagrin* a choisi d'assister

60. *Discorso della vita sobria* (1558).

61. Les deux références sont également prégnantes dans le roman : voir les notes 62, 65, 71, 79, 83, 362.

62. La première version de la nouvelle, intitulée *Les Dangers de l'inconduite*, parut en avril 1830 dans le premier tome des *Scènes de la vie privée*. (Pierre Citron analyse les similitudes entre cette nouvelle et *La Peau de chagrin* dans son introduction de l'édition Pléiade, p. 31-34.)

en spectateur à la vie et à la comédie des passions humaines.

Mais plus précisément encore, au cours de l'automne 1830, deux personnages de vieillard préfigurent l'antiquaire, dans des textes qui par maints aspects – allusions à l'Orient, emprunts au roman noir, intrusion du fantastique en ces années marquées par la découverte d'Hoffmann – annoncent le roman.

Bartholoméo Belvidéro⁶³, père de Don Juan dans *L'Élixir de longue vie*, a comme le père de Balzac passé « la majeure partie de sa vie dans les combinaisons du commerce » et, « ayant traversé souvent les *talismaniques* contrées de l'orient⁶⁴ », y a acquis « d'immenses richesses et des connaissances plus précieuses, disait-il, que l'or et les diamants ». Comme le père de Balzac encore, frugal, sobre et soigneusement retranché derrière ses livres, à l'écart des soucis familiaux, Bartholoméo, « rêveur, indécis, préoccupé comme un homme en guerre avec une idée ou avec un souvenir », vit en « volontaire anachorète » dans l'aile la plus incommode de son palais et se contente chaque jour de sept onces de pain et d'eau claire. Comme bientôt l'antiquaire de *La Peau*, il a pesé l'existence en termes de Savoir et de Pouvoir, mais contrairement à l'antiquaire, a préféré au Savoir la promesse d'une nouvelle jeunesse : du précieux élixir qui donne son titre au conte, et dont doit être frotté son cadavre, il attend une deuxième vie. C'était sans compter avec l'« effroyable égoïsme » de son fils, le jeune Don Juan, qui préférera évidemment se réserver l'usage du miraculeux liquide... et qui, une fois en possession de l'élixir et persuadé d'être immortel, dévorera tout sur son passage, « semblable à la Mort », poussant l'esprit d'analyse jusqu'à l'ironie et au doute universels, pour

63. Dont le nom évoque celui de la courtisane Belvidera dans la *Venise sauvée* d'Otway (voir note 169 du roman).

64. Italiques du préfacier.

atteindre en sa vieillesse le « dernier degré de la raillerie ». Mais la précieuse fiole sera brisée, et l'élixir s'évaporerait irrémédiablement – comme disparaîtra finalement la Peau.

Dans *Sarrasine*⁶⁵, en novembre 1830, Balzac invente un autre inquiétant centenaire, qui « sans être précisément un vampire, une goule, un homme artificiel, une espèce de Faust ou de Robin des Bois, participait, aux dires des amis du fantastique, de toutes ces natures anthropomorphes ». Sorte de « génie familier » de l'hôtel de Lanty, qui suscite par ses apparitions inattendues et son extrême vieillesse la curiosité, la médisance et une inquiétude réfrigérante, il n'est autre que le castrat Zambinella, dont le sculpteur Sarrasine s'était épris dans sa jeunesse, le prenant pour une femme... Le malheureux chanteur ne doit-il pas, au moins en partie, sa longévité à son inéluctable chasteté – comme l'antiquaire de *La Peau*, dont les « plaisirs ont toujours été des jouissances intellectuelles », qui n'a jamais « lassé ses organes », disposant en esprit d'un « sérail imaginaire où [il] possède toutes les femmes [qu'il n'a] pas eues », et qui se gausse des « fébriles [...] admirations » des hommes « pour quelques chairs plus ou moins colorées, pour des formes plus ou moins rondes » ?

C'est que l'homme, explique l'antiquaire au jeune inconnu, « s'épuise par deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources de son existence [...] : VOULOIR et POUVOIR ». Et l'antiquaire d'évoquer avec emphase sa vie toute de savoir et de jouissance intuitive des choses, de « voluptés idéales dépouillées des souillures terrestres » grâce à « la faculté sublime de faire comparaître en soi l'univers ». Et de désigner la Peau comme le symbole des passions et des

65. Publié pour la première fois dans la *Revue de Paris*, les 21 et 28 novembre 1830, et repris dans le tome II des *Romans et contes philosophiques*.

concupiscences de la civilisation, qui tuent en faisant trop vivre.

Mais au lieu de dissuader le jeune homme, le prêche philosophique de l'antiquaire le précipite dans le pacte fatal avec la Peau, qu'il empoigne « d'une main convulsive », en souhaitant une ultime et formidable débauche. La société tout entière, à vrai dire, ne désire rien d'autre, lasse d'attendre en cette fin du mois d'octobre 1830 : « nous sommes dans la plus détestable des situations, écrit Balzac dans *Le Voleur* : nous attendons des événements, nous attendons de bonnes lois, nous attendons une vengeance, nous attendons des plaisirs, nous attendons une Chambre, une cour, un gouvernement, une littérature, une législation, un crédit et des grands hommes⁶⁶ »...

D'une orgie l'autre

Peau en poche, le jeune inconnu sort dans la rue, et se trouve littéralement cueilli sur le quai par ses camarades journalistes, dont la verve railleuse nous ramène à cette fin du mois d'octobre 1830, avec ses désillusions et son scepticisme amer. Le jeune inconnu acquiert enfin une identité, un prénom : Raphaël – il est donc *l'autre* Raphaël, pas le *grand* Raphaël... Et son désir de bacchanale s'accomplit sur-le-champ. Le voilà dans un somptueux hôtel particulier, entouré d'artistes, d'écrivains, d'hommes de loi et de science parmi lesquels les jeunes talents les plus prometteurs du moment – mais aussi une écrasante majorité de médiocres, dont Balzac stigmatise la malhonnêteté intellectuelle et la vénalité en des formules chiasmiques qui signalent l'entrée dans un univers romanesque où règne (et chez les personnages eux-mêmes) une conscience exaspérée des jeux du langage : un univers structuré et stylisé par

66. *Lettres sur Paris*, III, 20 octobre 1830.

l'emploi constant de quelques figures de rhétorique privilégiées, antithèses et inversions, chiasmes et oxymores qui, en rapprochant constamment des pôles de charge opposée, survoltent le texte.

Le crescendo rossinien du banquet, la cacophonie furieuse et burlesque de la discussion entre les convives, où s'entrechoquent tous les systèmes de pensée, où l'on ébranle à plaisir, entre deux plats, « toutes les lois entre lesquelles flottent les civilisations », fait écho au chaos visuel des magasins de l'antiquaire : le vin aidant, elle dégénère en un « sabbat des intelligences » qui renouvelle le « mystérieux sabbat » des objets au dernier étage du quai Voltaire. Aux voisinages incongrus des objets succèdent coq-à-l'âne, calembours et à-peu-près, débauche de paradoxes et de virtuosité verbale, artifices d'une pensée qui jouit complaisamment de sa déroute, un œil au miroir flatteur des grandes civilisations écroulées. Et jusqu'au dessert, la veine orientale continue de courir dans la description échevelée de cette nouvelle Babel, image d'un siècle semblable à « un vieux sultan perdu de débauche » : des pyramides de fruits exotiques dignes « d'un conte oriental » sont livrées au pillage des convives qui, au dernier degré de l'ivresse, braillent et poussent des rires atroces, tandis qu'attendent au salon, ultime friandise, un « sérail » de femmes semblables à une « troupe d'esclaves orientales » – nouvelle mouture des sept courtisanes qui, « vêtues de satin, étincelantes d'or et chargées de pierreries », pimentent le festin de Ferrare sur lequel s'ouvre *L'Élixir de longue vie*.

Là, comme avait surgi l'antiquaire, une colossale et très baudelairienne courtisane aborde Raphaël : la belle Aquilina aux cheveux noirs, bouche entrouverte et robe rouges – hommage à un amant décapité –, corps puissant et souple comme celui d'une panthère. Sa foudroyante beauté promet toutes les sauvageries de l'amour, elle irait jusqu'à « se détruire elle-même,

comme un peuple insurgé», ajoute Balzac – et comment ne pas songer avec Émile Deschamps⁶⁷ à *La Liberté guidant le peuple*⁶⁸, que Delacroix peignit au cours de cet hiver 1830-1831 et exposa au Salon de 1831 tandis que paraissait *La Peau de chagrin*? « Naïade ingénue » dont le visage candide cache la dépravation la plus profonde et la corruption la plus froide (et qui rappelle la septième courtisane de *L'Élixir*, « innocente jeune fille accoutumée à jouer avec toutes les choses sacrées »), la frêle Euphrasie sert de repoussoir à Aquilina, et forme avec elle une double et antithétique allégorie du vice. Toutes deux partagent une même philosophie de la vie – strictement inverse à celle de l'antiquaire – et qu'exprimait déjà la quatrième courtisane de *L'Élixir* en s'écriant : « Vive la gaieté ! je prends une existence nouvelle à chaque aurore ! Oublieuse du passé, ivre encore des assauts de la veille, tous les soirs j'épuise une vie de bonheur, une vie d'amour ! » Foin de la longévité et de l'économie de soi : « Nous vivons plus en un jour », déclare Aquilina, « qu'une bonne bourgeoise en dix ans, et alors tout est jugé ».

L'orgie atteint bientôt les mêmes proportions surnaturelles et infernales que le chaos sabbatique des objets dans les magasins de l'antiquaire. Même impression de grotesque et de cauchemar, même confusion inextricable entre le réel et le bizarre, entre la vie et la mort, l'animé et l'inanimé : les convives ivres morts jonchent les tapis du salon comme sur la scène d'une pièce élizabéthaine⁶⁹, les couples enlacés se

67. Article paru dans *La France nouvelle*, le 10 octobre 1831, et qui voit en *La Peau* une littérature « émeutière », insurrection « de l'atroce et du faux contre le beau et le vrai ».

68. L'œuvre fut acquise par Louis-Philippe pour le musée Royal, alors au palais du Luxembourg, mais ne fut exposée que quelques mois, par crainte que le public n'y trouve des encouragements à l'émeute.

69. Émile comparait déjà Aquilina à une « tragédie de Shakespeare, espèce d'*arabesque* admirable » (je souligne).

confondent avec les groupes de marbre blanc – qui ornaient déjà le palais de Ferrare dans *L'Élixir*.

Au comble de cette confusion, Raphaël éclate d'un rire « burlesquement intempestif » – le contraste entre ses expériences des dernières heures est par trop violent : après le spectacle des « ruines les plus poétiques du monde matériel » se résumant « par une traduction symbolique de la sagesse humaine », celui des « débris de tous les trésors intellectuels [...] saccagés » à la table de Taillefer et aboutissant « à ces deux femmes, images vives et colorées de la folie ». N'y a-t-il donc pas d'autre voie hors ces « deux systèmes d'existence diamétralement opposés » ? Émile, avec sa manie habituelle (qui exaspère Raphaël) de « jeter un livre dans un mot » et de dilapider les ressources de sa cervelle, croit pouvoir résumer l'alternative « en un mot » : « tuer les sentiments pour vivre vieux, ou mourir jeune en acceptant le martyre des passions ». Pour Raphaël, ces dernières heures ont évidemment une tout autre épaisseur. Il révèle à Émile qu'il avait résolu de se suicider, mais celui-ci le raille en lui demandant s'il en était réduit à « manger son chien tout cru, sans sel, dans sa mansarde » – comme l'avait raillé l'antiquaire en lui demandant s'il était « depuis trois ans surnuméraire au trésor, sans y avoir touché de gratification ». Raphaël, développant la réponse succincte qu'il avait faite à l'antiquaire, va entreprendre dès lors de raconter sa vie. Et ce récit sera, comme en abyme au milieu de l'orgie, une « orgie de paroles » pour ce jeune homme dont la vie n'a été jusque-là qu'« un trop long silence ».

Balzac qui, selon les termes du contrat du 17 janvier, s'était engagé à livrer son texte « feuille à feuille d'ici au 15 février prochain au plus tard », achève ainsi, avec un mois de retard, la première partie de son roman. Non sans peine. Fin février ou début mars⁷⁰, il s'ouvrira à

70. Billet (daté du 1^{er} mars par Bernard Guyon) publié dans *l'Année balzacienne*, 1974, p. 305.

Gosselin, qui sans doute s'impatientait, des difficultés qu'il rencontrait dans la rédaction et lui avouait « avoir travaillé toute la nuit en pure perte, à faire des phrases inutiles ». Le 7 mars, de Saint-Cyr où il s'est « exilé » chez ses amis Carraud pour travailler au calme, il assure cette fois son éditeur qu'il travaille « sans relâche et sans distraction » : « Je termine ce soir la *première partie*, celle qui me donne le plus de soucis, et d'où dépend tout le livre. [...] j'espère vous aller voir jeudi, portant en triomphe de la copie⁷¹. »

« Rude tâche. » C'est après tout la première fois que Balzac se collette en temps réel avec son époque, et qu'il entreprend une œuvre philosophique à la hauteur de l'ambition qui le travaille depuis sa jeunesse. La première partie achevée, et soigneusement jalonnée d'annonces et de questions restées en suspens, la thèse philosophique incarnée et formulée, Balzac peut d'un cœur plus léger affirmer que « le reste viendra tout seul⁷² ». Il sait qu'il va tout d'abord, comme son héros, pouvoir enfin parler un peu... de lui-même.

Portrait du héros en jeune homme pauvre

« Mon cher Ratier,
Je suis assez en train sur cette terrible Peau de chagrin,
que je voudrais, au rebours de mon héros, voir
diminuer. »

Nemours, vers le 15 mai 1831.

« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ? »

La Fontaine, « La mort et le bûcheron ».

Balzac entretisse en effet d'éléments personnels l'histoire de son héros. Le père de Raphaël est d'origine auvergnate comme le sien, et l'écrivain réalise de

71. *Corr.*, t. I, p. 501, n° 284. La composition de la fin de la première partie s'effectuera du 31 mars au 13 avril (dates portées sur la seule épreuve conservée, la dernière, revêtue des bons à tirer).

72. *Ibid.*

manière posthume le fantasme nobiliaire de Bernard-François Balssa en faisant du père de Raphaël le descendant d'une maison historique plus ou moins oubliée. De même, Balzac dramatise la décevante condition de retraité de son père, tombé dans une certaine gêne après les années d'aisance tourangelle, en imputant à une décision de Villèle l'ultime revers de fortune du père de Raphaël, qui, ruiné par la Restauration, a élevé son fils dans une rigueur d'un autre âge. Sevré de tendresse après la mort de sa mère lorsqu'il avait dix ans – manière pour Balzac de transposer le manque d'amour maternel dont il souffrit cruellement –, le jeune garçon a passé toute sa jeunesse courbé sous le despotisme paternel, comme « une jeune fille [mariée] à un squelette ». Et trop longtemps laissé dans « la naïveté primitive du jeune homme » – comme Sarrasine, « maintenu dans l'ignorance profonde des choses de la vie » –, l'angélique et blond Raphaël garde encore à vingt-six ans une délicatesse un peu féminine, qui contraste tout particulièrement avec la masculinité d'une Aquilina, ses « formes d'une mâle élégance⁷³ ». Cette féminité l'apparente à d'autres personnages créés à la même époque, par exemple à Étienne d'Hérouville, lui aussi privé d'affection paternelle dans *L'Enfant maudit*⁷⁴ : comme celles d'Étienne, blanches « comme celles d'une coquette », les mains de Raphaël sont « jolies comme des mains de femme ». Et si Étienne est amoureux des fleurs qui l'attirent par une similitude de nature, Raphaël se range parmi les cœurs « tendres » et « délicats, comme des fleurs ». Cette sensibilité, ces « délicatesses presque

73. Pierre Danger rapproche très justement Aquilina du personnage de Malaga dans *La Fausse Maîtresse* (1841) et de Catherine dans *Les Paysans* (1844).

74. Publié pour la première fois début avril 1831 dans la *Revue des Deux Mondes*. Voir aussi, par exemple, le personnage de Godefroid dans *Les Proscrits*, paru pour la première fois dans la *Revue de Paris* le 1^{er} mai 1831.

féminines » sont « instinctives chez les grands hommes », écrira Balzac dans *Louis Lambert*, mais ne plaisent guère aux femmes, avec lesquelles Raphaël se montre « tour à tour, dans la même heure, homme et enfant, futile et penseur, sans préjugés et plein de superstitions, souvent femme comme elles ». Sa « langue féminine » et son « excessive mobilité d'imagination » ne sont à leurs yeux qu'inconstance dans les idées et manque d'énergie, et l'« amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de [ses] rêves sensuels », est condamné à la solitude et aux « tourments d'une énergie impuissante qui se dévorait elle-même ».

Privé d'argent par son père pendant toute sa jeunesse, il rate aussi complètement l'épreuve du jeu comme rite de transgression de la loi paternelle : après avoir joué en cachette l'argent de son père (et gagné, et fait pour la première fois, par la même occasion, l'expérience de son don de « double vue »), le jeune homme vit dans la culpabilité d'avoir usurpé la confiance que son père lui a finalement accordée, en lui déclarant : « Maintenant, tu es un homme, *mon enfant*. » Prisonnier de ce mensonge et de cette fausse virilité, Raphaël se laissera asservir à la défense des intérêts de son père, s'interdira tout plaisir et toute dépense, et finira par sacrifier ses biens propres pour payer les créanciers de son père – lequel mourra inconsolable d'avoir ruiné son fils. Dès lors, la vie de Raphaël, « zéro social », ne sera plus qu'une « perpétuelle antithèse », en effet, entre le réel et le désir.

Même apprentissage raté pour le langage : l'orphelin hypersensible, timide, mal habillé, replié sur lui-même, gauche, n'ose ni parler ni se taire à propos. « Je ne savais point parler en me taisant et me taire en parlant » : infirmité cruciale dans une société factice où seuls réussissent les virtuoses de la parole, Raphaël l'apprendra à l'école de l'ami Rastignac, respecté et craint pour sa langue aiguisée par une « étude assez

- WALECKA-GARBALINSKA et al., Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 1999, p. 193-201.
- Pierre LAFORGUE, « Sociocritique de l'ironie balzacienne en 1830 : *La Peau de chagrin* », in *Ironies entre dualité et duplicité*, Actes des journées d'études organisées en novembre 2004 et mai 2005 à l'université de Provence, textes réunis et présentés par Joëlle Gardes Tamine, Christine Marcandier et Vincent Vives, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, « Textuelles littérature », 2007 p. 33-41.
- , *Balzac dans le texte*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2006.
- Roland LE HUENEN, « La sémiotique du corps dans *La Peau de chagrin* : le tout et le fragment », in *Le Roman de Balzac. Recherches critiques, méthodes, lectures*, études réunies par Roland Le Huenen et Paul Perron, Montréal, Didier, 1980, p. 51-64.
- Kyoko MURATA, *Les Métamorphoses du pacte diabolique dans l'œuvre de Balzac*, préface de Nicole Mozet, Osaka Municipal Universities Press et Klincksieck, 2003.
- Catherine NESCI, « L'œuvre de la mort », in *Balzac ou la tentation de l'impossible*, études présentées et réunies par Robert Mahieu et Franc Schuerewegen, SEDES, 1998, p. 143-151.
- Nicole RAMOGNINO (dir.), *Lectures actuelles d'œuvres de Balzac*, vol. 2 : *Livre réel, livres possibles, monde commun*, L'Harmattan, 2006.
- Thomas STOBER, *Vitalistische Energetik und literarische Transgression im französische Realismus-Naturalismus : Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2006.
- Anne TOMICHE, « Parasites à table, tables de parasites : statut et fonction des parasites dans quelques banquets, antiques et modernes », in *L'Hospitalité : signes et rites*, études rassemblées par Alain Montandon, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 195-212.
- Paul VERNOIS, « Dynamique de l'invention dans *La Peau de chagrin* », in *Le Réel et le texte*, Armand Colin, 1974.
- Nathaniel WALLACE, « Confrontations with Longevity in French and Chinese literature », in *Comparative Literature Now : Theories and Practice*, contributions choisies du Congrès de l'Association internationale de littérature comparée tenu à l'université d'Alberta (1994), Honoré Champion, 1999, p. 616-623.

TABLE

<i>Interview : « Jean-Marc Parisis, pourquoi aimez-vous La Peau de chagrin ? »</i>	7
<i>Présentation</i>	17

LA PEAU DE CHAGRIN

Le talisman	67
La femme sans cœur	167
L'agonie	291
Épilogue.....	403
<i>Annexes</i>	407
<i>Chronologie</i>	431
<i>Bibliographie</i>	442

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000604.N001
Dépôt légal : septembre 2013